



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

**André Durand présente**

**Michel TOURNIER**

**(France)**

**(1924-)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Vendredi ou les limbes du Pacifique*", "*Le roi des aulnes*",  
"*Le nain rouge*").**

**Bonne lecture !**

Né en 1924 à Paris, il fit des études à Saint-Germain-en-Laye puis, en pension, chez les pères à Alençon. Ensuite, il suivit des cours de lettres et de droit (il est titulaire d'une double licence), obtint un D.E.S. de philosophie à la Sorbonne (avec Bachelard). Il étudia l'allemand à l'université de Tübingen, l'ethnologie auprès de Claude Lévi-Strauss au Musée de l'homme. Germaniste (comme ses parents, l'Allemagne étant pour lui une terre d'élection, ce qui fut tragique au temps de l'Occupation) et philosophe, il rata l'agrégation de philosophie, et, déçu dans son désir d'enseigner cette matière, devint, en 1949, traducteur, producteur et réalisateur à la R.T.F. puis journaliste à Europe 1, directeur des services littéraires aux éditions Plon de 1958 à 1968.

Il décida alors de devenir romancier pour s'attacher à «faire servir à la chose littéraire ce qu'(il) savai(t) de philosophie», pour trouver un passage entre la philosophie et le roman par le recours à de grands mythes toujours vivants. Il prétend avoir alors eu des «vellétés pseudonymiques» : «À la veille de publier mon premier livre, j'ai fait mine de vouloir reprendre le nom de l'une de mes arrière-grands-mères qui s'appelait Anus. C'était pure provocation de ma part, et d'ailleurs personne n'a voulu me prendre au sérieux.» Puis, en septembre 1966, alors que son premier roman devait paraître en mars 1967, il voulut prendre «le nom d'un gros bourg, Brasparts, près de la montagne Saint-Michel» : «Il m'avait paru d'autant plus sympathique que je voulais conserver mon prénom, Michel. Je rencontre alors Roland Laudenbach, que je connaissais depuis longtemps et qui dirigeait les éditions de La Table ronde, sises à proximité. Nous échangeons quelques propos. Je lui dis que je vais enfin me décider à publier quelque chose et je lui donne une idée de mon "Vendredi". Puis j'ajoute : "Ah, mais il faut que vous sachiez qu'il paraîtra sous un pseudonyme. Oui, j'ai décidé de m'appeler Michel Brasparts." / Le résultat est foudroyant. Je le vois se figer, blêmir, me fixer avec une espèce d'horreur. Qu'avais-je dit, bon Dieu ! Il finit par prononcer d'une voix blanche : "Comment ! vous ne savez pas que j'ai publié une œuvre sous ce nom !" Cette fois, c'était moi qui étais anéanti. Je ne sais plus ce que j'ai bafouillé. Laudenbach m'a tourné le dos, et je crois bien que je ne l'ai plus revu. Mais je n'ai fait qu'un saut chez Gallimard pour indiquer que, décidément, je publierais sous le nom de Tournier.»

Ce fut :

---

### **“Vendredi ou les limbes du Pacifique”**

(1967)

Roman de 250 pages

«Il y a en vous un organisateur. Il lutte contre un univers en désordre qu'il s'efforce de maîtriser avec des moyens de fortune. Il semble y parvenir mais n'oublions pas que ce demiurge est aussi bateleur : son oeuvre est illusion. Malheureusement, il l'ignore. le scepticisme n'est pas son fort». Dans un texte liminaire, tout l'avenir de Robinson Crusoe, jeune Anglais qui est parti tenter fortune dans le Nouveau Monde, est deviné dans les cartes d'un tarot, le 29 septembre 1759, par le capitaine de "la Virginie" sur laquelle il avait embarqué à Lima, en route vers le sud. Mais la tempête fait rage et le bateau est soudain brutalement immobilisé.

Robinson se réveille sur une plage, non loin de l'épave de "la Virginie". Partant en exploration, il découvre qu'il est seul sur cet îlot. D'abord convaincu qu'un secours ne peut tarder à arriver, il laisse un feu allumé en permanence et se contente de contempler la mer au point d'avoir peur de perdre l'esprit. Décidant alors de construire un bateau, il ramène de l'épave des vivres, des outils, un fusil, quarante tonneaux de poudre noire et, surtout, une bible.

Après avoir trouvé un secours moral dans la lecture du chapitre du déluge et de l'arche, Robinson entreprend, pour rejoindre le Chili, la construction d'un bateau qu'il appelle "L'évasion". Mais, au moment où il est presque achevé, il se rend compte qu'il lui sera impossible de le mettre à flot à cause de son poids. L'échec lamentable de cette tentative le laisse découragé, et, renonçant alors à toute activité, se repliant sur lui-même, il préfère rester vautré dans la vase d'une souille, ayant bientôt perdu son caractère humain par «la rupture de quelque petit ressort de son âme». Il constate que, sans les autres, son regard se désagrège et que, privée de ce regard, la pensée s'émiette, morceau par morceau : «Est-ce que je vois vraiment ce que je vois ou est-ce que je rêve?» La perception de soi

prend elle-même des allures de mirage mouvant : «*Qui suis-je? Les autres ont toujours été les balises de mon individualité. Est-ce que j'existe vraiment?*» Il faut qu'il soit victime d'une forte hallucination, celle d'un navire passant au large, pour qu'il décide de se détourner de la mer et de s'intéresser désormais à l'île.

«*Robinson consacrer(e) les semaines qui suiv(ent) à l'exploration méthodique de l'île et au recensement de ses ressources*». Ayant trouvé le moyen d'écrire, il décide de composer un «log-book» pour y consigner ses réflexions. Il inaugure un calendrier, dresse une carte de l'île et lui donne le nom de «*Speranza*» car elle a la forme d'une femme. Semant des grains de blé et domestiquant des chèvres, il passe «*du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage*». Mais il ne perd pas le sentiment d'être «*orphelin de l'humanité*» et, dans des moments de désespoir, il cède encore à la tentation de la souille. Dans le «log-book», il affirme sa volonté d'imposer à Speranza un ordre moral «*contre son ordre naturel*». Il connaît bientôt le bonheur d'une première moisson, mais il prend la décision de n'en rien consommer, de «*thésauriser*» en vue de la production suivante. «*Dès lors Robinson s'applique à vivre de rien tout en travaillant à une exploitation intense des ressources de l'île*». L'arrivée de Tenn, le chien de "la Virginie", lui prouve qu'il est redevenu un homme. Il se construit une maison et mesure le temps avec une sorte de clepsydre.

«*Le jour 1000 de son calendrier*», Robinson entreprend de composer une «*Charte de l'île de Speranza*» (il se nomme gouverneur, s'oblige à parler pour entretenir cette faculté, s'impose une discipline corporelle, respecte des préceptes religieux) ainsi qu'un «*Code pénal*» (il prévoit des châtiments, s'interdit la souille, etc.). Alerté par un filet de fumée, il découvre... une quarantaine d'Indiens Araucans qu'il sait hostiles à l'homme blanc. Une sorcière est en train de procéder à un rite qui aboutit à un sacrifice humain. Ils disparaissent, mais Robinson déclare l'île «*place fortifiée*» et reste vigilant, trouvant beaucoup de «*bienfait moral et physique*» dans cette excitation. Après la deuxième récolte, il s'offre «*la joie de se faire du pain*» et de retrouver ainsi «*la communauté humaine perdue*». «*L'organisation frénétique de l'île*» n'empêche pas «*la présence sauvage et indomptée de la nature tropicale et, à l'intérieur, le travail d'érosion de la solitude sur son âme d'homme civilisé*» : il tombe «*sans cesse dans des superstitions ou des perplexités*», il soupçonne «*ses sens de le tromper*». Obsédé par la solitude à laquelle il croit avoir été voué dès son enfance, il trouve qu'il en est «*défiguré*» : n'est-il pas incapable de répondre au sourire que Tenn lui fait? Il se rend compte que les réflexions de son «log-book» sont de la philosophie. Un jour que la clepsydre s'est arrêtée, il constate qu'il peut interrompre son activité sans céder à la tentation de la souille, mais il préfère retourner vite à ses tâches.

Refaisant cette expérience, il se sent attiré par la grotte qui se trouve au centre de Speranza qu'il considère alors comme une femme. En se glissant au fin fond dans un alvéole, il peut y loger exactement son corps recroquevillé et, dans cette «*éternité heureuse*», il se sent comme un fœtus dans un utérus. Il constate ensuite dans le «log-book» que, comme la souille, la grotte le ramène vers son passé, vers l'innocence perdue de l'enfance. Cependant, l'île fournit moins de récoltes, moins d'eau, etc.; elle s'épuise dans «*cette vocation maternelle monstrueuse qu'il lui impos(e)*». Aussi renonce-t-il à cette «*régression*» et, pour «*assumer virilement (s)on destin*», il se lance dans des «*travaux gigantesques*» pour «*transformer en rizières les marécages*». Mais il n'en faut pas moins que le désir sexuel soit satisfait : il essaie alors «*la voie végétale*», faisant l'amour avec le tronc d'un arbre abattu jusqu'au jour où, piqué par une araignée, il s'en détourne, trouvant à cet accident «*une signification morale indéniable*».

Robinson a terminé l'organisation de la rizière, mais, premier signe d'une métamorphose, «*la vanité de son oeuvre lui apparaît*», car il n'a pas besoin de tout ce qu'il produit, et il a la tentation de tout détruire. Poursuivant son évolution sexuelle, il prend l'habitude de répandre sa semence dans une combe rose où il est ému par «*la présence presque charnelle de l'île*». Dans le «log-book», il médite sur l'existence qui n'est réelle qu'avec autrui (seul, il est comme dans des limbes, «*les limbes du Pacifique*»), sur le sexe et sa liaison avec la mort. La Bible lui procure une justification à ses nouvelles amours qui, d'ailleurs, ne sont pas stériles : des mandragores poussent dans la combe.

Un beau jour, les Indiens sont de retour, et ils vont procéder à un nouveau sacrifice quand la victime désignée leur échappe, courant vers l'endroit où Robinson observe la scène. En voulant tuer le fuyard pour se faire «*l'allié des plus forts*», il atteint un des poursuivants qui, terrifiés, décampent, et ainsi «*un*

*homme noir et nu*» s'incline devant «*un homme blanc et barbu*» dont la tête est «*farcie par trois millénaires de civilisation occidentale*». Aussi voit-il dans ce compagnon, qu'il appelle Vendredi, à qui il apprend l'anglais, un «*sauvage*», c'est-à-dire «*pas un être humain à part entière*». Bien vite, celui-ci devient un domestique «*d'une docilité parfaite*», et Robinson accorde de nouveau beaucoup d'intérêt à «*l'île administrée*», tout en se demandant ce qui se passe dans la tête de Vendredi.

Il est fixé lorsque, après s'être absenté et avoir laissé la clepsydre s'arrêter, il découvre que Vendredi, «*ivre de jeunesse et de disponibilité*», s'est livré à différentes fantaisies et a asséché la rizière par étourderie. Il en conclut à «*l'échec de la domestication de l'Araucan*» qui reste «*réfractaire aux notions d'ordre, d'économie, de calcul, d'organisation*» tandis que «*ses relations avec les animaux sont [...] plus animales qu'humaines*». Mais la rancune de Robinson monte encore quand il découvre dans la combe des mandragores zébrées, et il semble bien près de le tuer quand il le surprend justement «*en flagrant délit de fornication dans la terre de Speranza*». Cependant, la lecture de la Bible lui indique que l'île seule est coupable, et il en conclut que «*l'ère de l'île-épouse*» doit prendre fin, qu'il est à «*un tournant de son histoire*». Or Vendredi, en jetant au fond de la grotte, qui est le dépôt général, la pipe qu'il fumait en cachette, fait exploser les quarante tonneaux de poudre noire, et tout est balayé par «*un torrent de flammes rouges*».

C'est une catastrophe : il ne reste rien de ce que Robinson a construit, de ce qu'il a amassé, et Tenn a été tué. «*Ainsi Vendredi avait eu raison finalement d'un état de choses qu'il détestait*», mais, en fait, «*l'île administrée*» pesait aussi à Robinson, et il se met à l'école de cet être libre qui «*vi(t) enfermés dans l'instant présent*». Tandis que l'île retourne rapidement à l'état sauvage, Robinson s'expose nu au soleil et découvre qu'un corps «*accepté, voulu*» est «*un compagnon fidèle et fort*». Vendredi lui donne l'exemple d'activités gratuites : il confectionne des flèches pour les faire voler le plus loin possible ; il combat le bouc Andoar et, ayant triomphé de lui, promet qu'il le fera «*voler et chanter*». Soudain très industriel, il construit en effet, avec la peau, un cerf-volant et, avec le massacre et les boyaux, une harpe éolienne. Le jour où les deux compagnons, désormais égaux, pourraient se fâcher l'un contre l'autre, Vendredi transfère sa colère sur un mannequin chargé de représenter Robinson ; celui-ci apprend à faire de même «*et tout ce que les deux amis auraient pu se faire de mal [...] ils le f(ont) à la copie de l'autre*». Ils jouent aussi à intervertir les rôles qu'ils tenaient auparavant : celui du maître et celui de l'esclave, et cela leur fait du bien à tous deux. Robinson retrouve son «*log-book*», et décide d'en reprendre la rédaction.

Le chapitre suivant est consacré à toute une série d'extraits du «*log-book*». Adorateur du soleil, Robinson lui demande de le rendre semblable à Vendredi, mais il sait que, «*homme de la terre*» soumis à une «*longue et douloureuse métamorphose*», il ne deviendra jamais «*génie éolien*» ; il se compare au vieux bouc auquel l'Indien a fait subir une «*conversion éolienne*». Il observe son compagnon avec une «*attention presque maniaque*» car il est pour lui «*toute l'humanité rassemblée en un seul individu*» et, détaillant son anatomie, il s'extasie devant sa «*naturelle majesté*», sa «*beauté*», sa «*grâce*», sans toutefois éprouver d'attraction sexuelle pour lui car il communique désormais avec le soleil. Insouciant de l'écoulement du temps, il se sent installé dans une éternité dont il n'avait eu auparavant que des aperçus.

L'arrivée d'un navire met Vendredi «*au comble de l'excitation*», tandis que Robinson appréhende ce contact avec «*la communauté humaine*» puis y voit «*une épreuve suprême d'où p(euvent) sortir de nouveaux progrès*». Il ressent vite un «*réflexe de refus*» devant le comportement des marins et des officiers du "Whitebird" qui ne sont mus que par «*la cupidité, l'orgueil, la violence*» comme il l'était lui-même autrefois. Monté à contrecœur à bord du voilier que Vendredi explore déjà avec allégresse, le Solitaire, qui apprend que, dans la vie normale, il aurait vieilli de vingt-huit ans, voit Speranza «*comme la lumineuse négation de toute cette sinistre dégradation*», et prend la décision d'y rester avec son compagnon.

Le lendemain, le navire a disparu et Vendredi aussi. Désespéré, Robinson envisage de se laisser mourir, quand il découvre le mousse du "Whitebird" qui, malheureux à bord, a décidé de «*(se) cacher dans l'île et de rester avec (lui)*». Et, tandis que le soleil se lève et qu'il fait face à «*l'astre-dieu*», il donne à cet enfant, son nouveau compagnon, le nom de «*Jeudi. C'est le jour de Jupiter, dieu du Ciel*».

## Commentaire

Le roman de Michel Tournier est une variation sur celui de Defoe, "*The life and strange adventures of Robinson Crusoe of York, mariner*" (1719), qui fut le premier roman d'aventures écrit à partir d'un événement réel arrivé au marin écossais Alexander Selkirk ; l'épisode de l'île n'y tient cependant qu'une petite place. Robinson représentait la lutte de l'individu contre la solitude et les éléments de la nature, était le symbole du salut par le travail selon le modèle que lui avait donné l'Angleterre bourgeoise et puritaine du XVIIIe siècle (mais il s'interdisait de produire au-delà de ses besoins, pensant que le mal commence avec l'excès de la production). Il illustre les valeurs économiques, morales et religieuses de l'homme blanc, était le symbole de l'orgueil de la civilisation occidentale par la domination sur Vendredi, en un temps où les Européens imposaient toujours leur façon de vivre aux «sauvages», qui, croyaient-ils, ne pouvaient rien leur apprendre. La grande entreprise coloniale des XVIIIe et XIXe siècles a trouvé des justifications dans le roman de Daniel Defoe.

Cette aventure exemplaire devint un mythe, une histoire universelle, donnant lieu à un véritable genre littéraire : la robinsonnade, récit d'aventures loin de la civilisation où les personnages utilisent les seules ressources de la nature. Michel Tournier lui a redonné une vigueur inattendue. D'abord, en y intégrant les acquisitions de l'ethnologie. Puis en donnant une sexualité au héros qui fait de l'île une mère par une régression plus fantastique que celle de la névrose puisqu'elle remonte à la Terre-Mère, à la Mère primordiale ; puis une femme ; pour aboutir à une communion tellurique qui est une sexualité non génitale, à l'apothéose solaire de la fin. Enfin, alors qu'il s'était lancé dans une production frénétique et qu'il considérait la consommation comme un mal, Robinson connaît une métamorphose complète sous l'influence de Vendredi, personnage devenu essentiel dont le rôle primordial explique le titre, ce qui constitue la différence essentielle entre le roman de Tournier et celui de Defoe, car, après l'explosion, les rôles sont inversés : c'est Vendredi qui, avec son élémentaire jubilation d'enfant espiègle, initie Robinson à la vie sauvage. Lui seul peut guider et achever sa métamorphose et lui en révéler le sens. Il détruit l'ordre économique et moral instauré par Robinson en faisant sauter la grotte. Il fait voler et chanter le bouc mort qui représente Robinson. Il lui présente l'image du double personnel, comme complément nécessaire de l'image de l'île. Enfin, il le conduit à la découverte des éléments. Dans cette volonté de régénération, Robinson ne sera heureux qu'après avoir entièrement assimilé les lois de la nature, choisit de son plein gré de rester insulaire, d'abolir le temps, de vivre dans l'immortel présent, la cauda bouclant l'aventure avec un bonheur dont on ne sait s'il faut saluer la simplicité infinie ou la géniale duplicité.

Cette inversion des rôles est un thème cher à Tournier qui exprima ainsi son idéal philosophique, sa réflexion sur la civilisation occidentale dont l'assurance est, à notre époque, de moins en moins affirmée, les valeurs de plus en plus critiquées, tandis qu'on reconnaît les valeurs primitives par lesquelles le désordre de la nature est respecté, le sens du sacré conservé. Le roman, écrit par un philosophe, est surtout nettement philosophique, les aventures de Robinson sur l'île reflétant, dans une certaine mesure, l'évolution de l'humanité, montrant l'échec de l'entreprise occidentale sur la nature, ce Blanc occidental, qui a tenté de conserver ses valeurs morales et sociales, voyant tomber ses certitudes absolues et étant guidé vers les valeurs sauvages par un Indien devenu son égal, le passage se faisant de l'esclavage à la tolérance vis-à-vis de l'autre, ce qui évoque les relations Nord / Sud, tandis que, pour Tournier, «*Vendredi est le hippie qui affronte les fusils de Robinson avec des bouquets de fleurs*».

Dans "Lire" (n°347, été 2006), Michel Tournier révéla : «*Mon idée était de choisir un sujet hautement philosophique (avec des problèmes de connaissance, de temps, d'espace de rapport à autrui, etc.) et, en même temps, d'écrire une histoire populaire qui intéresse tout le monde. Y compris les enfants. J'ai choisi Robinson Crusoe et ce fut Vendredi ou les limbes du Pacifique. Il y a dans l'histoire de Robinson au moins deux sujets éminemment philosophique : la solitude (Robinson passe vingt ans seul sur son île) et le rapport à autrui (lorsque Vendredi arrive sur l'île).*»

Ce livre est remarquable aussi par ses qualités littéraires : une construction qui joue de différents points de vue, une écriture riche, variée, très technique et encyclopédique dans le récit des différentes

opérations de survie du naufragé, très recherchée dans le «log-book» dont on peut s'étonner qu'il ait été écrit par ce simple marin, très voluptueuse dans le lyrisme final.

Le roman a fait sensation. Michel Deleuze lui a consacré une retentissante étude, "*Michel Tournier et le monde sans autrui*", soulignant sa valeur philosophique. Aux louanges de la critique se sont mêlés les lauriers de l'Académie, qui lui a accordé son Grand Prix du roman (1967).

Dans le recueil de nouvelles, "*Le coq de bruyère*" (1978), on trouve "*La fin de Robinson*".

En 2006, avec l'accord de Michel Tournier, le roman a été adapté au cinéma par Yvan Le Moine, avec Philippe Nahon, sous le titre "*Vendredi ou un autre jour*". Robinson est devenu Philippe de Nohant, comédien de la Comédie-Française, éloigné en pleine gloire du monde et de ses ors. Malgré le titre, un peu malheureux, c'est bien lui et non Vendredi qui est le vrai protagoniste, sauvé plus que transformé, comme dans le roman, par le dominé. L'île de La Réunion est devenu un personnage d'une beauté furieuse et cosmique

---

Passionné par la photographie, Michel Tournier, qui avait été le producteur de l'émission de télévision "*Chambre noire*", fonda avec Lucien Clergue, en 1968, les "*Rencontres internationales de la photographie*" en Arles.

Il publia :

---

### **"Le roi des aulnes"**

(1970)

Roman de 380 pages

En France, dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, Abel Tiffauges est un ennemi de la société, de la France d'alors, du monde des adultes. Il a eu une enfance frustrée de tendresse, une adolescence humiliée au collège de Saint-Christophe où un épisode lui a donné la conviction qu'il existe une secrète complicité entre le cours des choses et son destin personnel : il devait, ce matin-là, comparaître devant le conseil de discipline, et avait fait le voeu que le collège soit détruit par un incendie, qui a eu lieu. Exerçant, porte des Ternes à Paris, le métier de garagiste qu'il juge indigne de lui, raté physiquement (il pèse cent dix kilos mais est pourvu d'un appareil sexuel infantile), il écrit son journal (les "*Écrits sinistres*" parce qu'écrits de la main gauche) où apparaissent les passions qui éclairent et réchauffent sa solitude : la détection des symboles dont il devine la présence autour de lui ; le goût de la chair fraîche qui lui fait hanter les étals des bouchers ; l'attraction dangereuse vers les enfants dont il aime les cris dans les cours de récréation qu'il enregistre, qu'il se plaît à photographier, qu'il adore porter, simplement porter, sur son dos, comme saint Christophe. Il découvre sa vocation d'ogre fantastique : «*Tu es ogre, me disait parfois Rachel. Un ogre? C'est-à-dire un monstre féérique, émergeant de la nuit des temps? Je crois, oui, à ma nature féérique, je veux dire à cette connivence secrète qui mêle en profondeur mon aventure personnelle au cours des choses, et lui permet de l'incliner dans son sens*». C'est naturellement mal vu par les bourgeois de l'avant-guerre, et il subit un procès inique pour un viol d'une petite fille qu'il n'a pas commis : il est condamné à vingt ans de travaux forcés et emprisonné, mais libéré grâce à la guerre. Mobilisé en 1939, lors de la drôle de guerre, il devient sapeur colombophile, réquisitionne les pigeons. Fait prisonnier, il est envoyé dans un camp en Prusse-Orientale où, alors que ses compagnons sont accablés par cette plaine infinie et désolée, acceptant sa situation, acceptant l'Allemagne, il voit, dans ce pays des emblèmes héraldiques, la terre magique qu'il attendait, qui, pour lui, «*tout entière était une constellation d'allégories*», «*où sous la lumière hyperboréenne, froide et pénétrante, tous les symboles brillent d'un éclat inégalé*». Il trouve une étrange libération dans la cabane où il se réfugie quelques heures chaque jour et qu'il appelle «*Canada*». Il communique même avec la mythologie nazie pour son culte des symboles. Deux Ogres majeurs règnent sur les forêts de la Prusse-Orientale : Hitler, l'Ogre de Rastenburg, le Minotaure auquel on livre toute une jeunesse, et le Feldmarschall Göring, le grand tueur

de cerfs dont Tiffauges devient un des garde-chasse dans son immense domaine de Rominten, et auprès duquel il connaît une ascension rapide. Puis, fasciné par la «Hitlerjungend» («jeunesse hitlérienne»), il se met au service des S.S. pour, sur le dos de son cheval, Barbe-Bleue, parcourir la province et capturer de jeunes garçons qui, dans une «napola» (école paramilitaire), celle de l'ancienne forteresse teutonique de Kaltenborn, sont dressés à l'obéissance, à la dignité et à l'honneur pour devenir la fine fleur du IIIe Reich. Il parvient, à la faveur d'un provisoire relâchement de la discipline de fer, dû à la défaite allemande, à transformer la «napola» en un parc d'enfants où ne demeurent que les plus jeunes ; il se plaît alors à dormir sur une literie bourrée des cheveux de ses protégés après la tonte, à bouillir avec eux dans l'immense chaudron que simule la salle de douches, à partager leur sommeil de plomb, à goûter avec volupté au *«miel que secrète le fond de leurs oreilles»*. Mais la «napola» est détruite, ses enfants massacrés. Dans la débâcle, il recueille, évanoui dans un fossé, un enfant juif, Éphraïm, qui a été abandonné au moment de l'évacuation d'Auschwitz, et il le cache, le soigne, le protège. À l'arrivée de l'armée russe, il l'emporte sur son dos, s'enfonçant finalement, dans des marécages où poussent des aulnes, avec cet enfant chétif qui se fait pourtant de plus en plus lourd, *«mais il persévérerait, sachant que tout était bien ainsi. Quand il leva pour la dernière fois la tête vers Éphraïm, il ne vit qu'une étoile d'or à six branches qui tournait lentement dans le ciel noir»*.

### Commentaire

Michel Tournier, qui s'est toujours intéressé au monde germanique et au thème de l'adulte porteur d'enfants, représenté par saint Christophe (Christo-phoros, le porte-Christ), a repris le mythe de l'«Erlkönig», du «roi des aulnes», qui fut traité par Goethe dans sa célèbre ballade dont, en appendice au roman, il fit figurer sa propre traduction :

*«Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent?  
C'est le père et son enfant .  
Il serre le jeune garçon dans ses bras,  
Il le tient au chaud, il le protège .  
- Mon fils, pourquoi caches-tu peureusement ton visage?  
- Mon père, ne vois-tu pas le roi des aulnes?  
Le roi des aulnes avec sa couronne et sa traîne?  
- Mon fils, c'est un traînée de brume.  
- Cher enfant, viens, partons ensemble !  
Je jouerai tant de jolis jeux avec toi !  
Tant de fleurs émaillent le rivage !  
Ma mère a de beaux vêtements d'or.  
- Mon père, mon père, mais n'entends-tu pas,  
Ce que le roi des aulnes me promet tout bas?  
- Du calme, rassure-toi, mon enfant,  
C'est le bruit du vent dans les feuilles sèches.  
- Veux, fin jeune garçon, -tu venir avec moi?  
Mes filles s'occuperont de toi gentiment.  
Ce sont elles qui mènent la ronde nocturne,  
Elles te berceront par leurs danses et leurs chants.  
- Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas,  
Danser dans l'ombre les filles du roi des aulnes?  
- Mon fils, mon fils, je vois bien en effet,  
Ces ombres grises ce sont de vieux saules.  
- Je t'aime, ton beau corps me tente,  
Si tu n'es pas consentant, je te fais violence !  
- Père, père, voilà qu'il me prend !  
Le roi des aulnes m'a fait mal !  
Le père frissonne, il presse son cheval,*

*Il serre sur la poitrine l'enfant qui gémit.  
À grand-peine, il arrive à la ferme.  
Dans ses bras, l'enfant était mort. »*

Il commenta lui-même cette traduction : «*La passion pédophile du roi des aulnes est certes amoureuse, charnelle même. Il s'en faut qu'elle soit pédérastique, bien qu'il s'agisse en l'occurrence d'un jeune garçon (mais c'était également à des jeunes garçons qu'en avait l'ogre de Perrault, et, s'il égorge finalement des filles, ce sont les siennes, et c'est par l'effet d'une terrible méprise). Le vers de la ballade le plus ambigu et le plus difficile à traduire est évidemment le fameux : "Ich liebe dich. Mich reizt deine schöne Gestalt." que l'on affadit traditionnellement en traduisant : "Je t'aime. Ton doux visage me charme." Alors qu'un mot à mot autoriserait : "Je t'aime. Ton beau corps m'excite." Car en effet "exciter" est proposé dans tous les dictionnaires comme le premier équivalent français de "reizen". Mais ce serait à coup sûr outrer l'intention de Goethe. C'est pourquoi dans ma traduction, je propose pour ce vers : "Je t'aime. Ton beau corps me tente." dont la gourmandise permet toutes les interprétations sans en imposer aucune.*» ("Le vent Paraclet", chapitre sur le roman "Le roi des aulnes", p.119-120). On peut remarquer aussi que Michel Tournier a mieux rendu, dans sa traduction, par «*traîne*» et «*traînée*» (à comparer avec «*banc de brume*»), l'effet obtenu par Goethe par la présence à la rime des deux mots «*Schweif*» et «*Nebelstreif*». On peut remarquer encore qu'on ne sait si le mythique monarque désire l'enfant pour lui ou pour ses filles.

Une première version inédite, "*Les plaisirs et les pleurs d'Olivier Cromorne*", avait été écrite entre 1955 et 1960.

Le roman est dédié à Raspoutine, guérisseur du tsarevitch Alexis, image du héros «*phorique*».

D'autre part, Tiffauges est le nom du château de Gilles de Rais, celui qui a donné naissance au mythe de Barbe-Bleue.

Le héros est un ogre, un type d'homme jovial, gros mangeur, se répandant en plaisanteries scatologiques mais assez chaste (Gargantua et Pantagruel sont des ogres : ils parlent beaucoup de «*torche-culs*» mais rarement d'exploits sexuels). Mais, aimant «*la phorie*», la joie de porter, c'est aussi un saint Christophe : «*Je te porte comme une bête de somme, comme un âne, mais je t'emporte. Je suis saint Christophe qui porte humblement l'enfant Jésus, mais je suis aussi le Roi des aulnes, qui arrache de force l'enfant après avoir essayé de le séduire. Je sers mais j'asservis...*»

Abel est obsédé par «*l'inversion maligne*», la possibilité du renversement secret d'une chose bonne en une chose mauvaise : l'enfant juif, aux cheveux et aux yeux noirs, famélique, est l'image inversée des jeunes nazis blonds, aux yeux bleus, bien nourris, de Kaltenborn. Ainsi, après avoir été ogre, il redevient saint Christophe.

Anarchiste pris au piège du fascisme, il s'épanouit dès la guerre venue, d'abord par sa fonction de colombophile, ses quatre pigeons préférés correspondant aux quatre enfants qu'il aime au cours du roman : le petit pigeon noir ramassé sur la route, c'est Éphraïm, l'enfant juif de la fin ; les autres représentent les deux jumeaux roux de la «*napola*» ; le quatrième, c'est Lothar, l'enfant aux yeux mauves et aux cheveux blancs. Puis, en Allemagne, il devient vraiment l'ogre qu'il a toujours rêvé d'être.

Tout ce livre d'une richesse exceptionnelle, d'une exubérance baroque, trop touffu, foisonnant de notations et de thèmes, traversé de délires tantôt ricanants, tantôt incantatoires, où l'on passe sans cesse du mode impersonnel du récit au mode personnel des "*Écrits sinistres*", est construit sur toute une architecture complexe de symétries, d'inversions, de permutations, de superpositions, un enchevêtrement de perpétuelles ambiguïtés, qui rendent parfois le propos diffus. Ce parcours de quatre cents pages n'est pas exempt de monotonie. Mais, même si, parfois irrités, parfois lassés, nous échappons mal à la tentation de sauter par-dessus quelques pages, pris au jeu, nous allons jusqu'à la dernière, tenus en haleine grâce à une faculté d'invention qui renaît de ses cendres au moment critique, Michel Tournier rassemblant et renouant ses fils avec beaucoup d'astuce. On s'aperçoit que tout est (théoriquement) lié, que les étranges aventures de collègue vécues par Abel Tiffauges préfiguraient les découvertes de l'homme solitaire. «*Tout est signe. Mais il faut une lumière ou un cri éclatant pour percer notre myopie ou notre surdité.*» ("*Écrits sinistres*").

Pour Michel Tournier, son roman est «*le roman de l'Allemagne*», pays à l'égard duquel il éprouve un amour-haine. Il a voulu montrer le côté ogre du nazisme et dénoncer symboliquement la trahison par Hitler du rêve germanique.

Il y affirme aussi sa conviction de la supériorité intellectuelle de l'enfant : «*Si l'on définit l'intelligence comme la faculté d'apprendre des choses nouvelles, de trouver des solutions à des problèmes se présentant pour la première fois, qui donc est plus intelligent que l'enfant?*»

Cette histoire de monstre est encore, selon ses propres mots, «*l'éloge d'une perversion*» : Tiffauges n'est pas soumis aux lois de la sexualité génitale («*Ce n'était pas une titillation égrillarde et limitée, c'était une hilarité unanime de tout mon être*»), devient père en évitant «*le piège matrimonial*» par lequel «*on est attelé au lourd charroi de la propagation de l'espèce... contraint d'apporter sa contribution à la grande diarrhée démographique dont l'humanité est en train de crever*».

Le registre verbal de Tournier est, lui aussi, presque trop riche. Il emploie tous les tons :

- la précision du fait divers ou la minutie d'un rapport médical ;
- le récit d'aventures ;
- le comique farfelu pour le tableau de «*la drôle de guerre*» ;
- la satire ou même le pamphlet dans les érucations anarchisantes des «*Écrits sinistres*» ;
- le féérique d'un Perrault qui serait allé jusqu'au bout de ses hantises dans l'univers de cruauté de Göring ;
- le lyrisme dans l'évocation de la «*napola*» peuplée d'enfants blonds, monde clos où la sensualité de Tiffauges s'introduit en fraude ;
- les élans de mysticisme quand Tiffauges célèbre son «*euphorie*» à porter dans ses bras un jeune corps) ; dans les divagations les plus farfelues où il magnifie le cheval («*Le cheval n'est pas seulement l'animal-totem de la Défécation, et la bête phorique par excellence. L'ange Anal peut devenir en outre un instrument d'enlèvement, de rapt, et - le cavalier portant phoriquement sa proie dans ses bras - s'élever au niveau d'une superphorie... C'est le mythe latin de Christophe-Albuquerque porté à un paroxysme d'incandescence par la magie hyperboréenne.*») ; quand ce héros «*pédéphore*» donne des leçons de vénerie, de phrénologie ou de coprologie ; quand il proclame : «*La pureté est opaque... voilà la vérité qu'il faut avoir le courage de regarder en face... Je me demande si la guerre n'éclate pas dans le seul but de permettre à l'adulte de faire l'enfant, de régresser avec soulagement jusqu'à l'âge des panoplies et des soldats de plomb.*» ; quand il déchiffre, dans les bruyères et les marécages de Prusse orientale, un réseau de signes dont le moins qu'on puisse dire est que leur sens ne nous éblouit pas ;
- l'épique par les références bibliques qui grandissent les événements ; par l'écrasement de l'Allemagne nazie.

Michel Tournier est peut-être victime de son talent dans un livre auquel trop de subtilité, trop de chemins de traverse, ôtent son unité, sa force, sa crédibilité.

Cependant, le roman a été couronné par le prix Goncourt à l'unanimité, cas unique dans les annales de cette institution. Il a été vendu à plus de cinq cent mille exemplaires, traduit en seize langues.

En 1983, Irène Lambelet en a donné une adaptation pour le Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes.

En 1996, Volker Schlöndorff a réalisé une adaptation pour le cinéma, avec John Malkovich, film qui fut un échec.

---

### **“Vendredi ou la vie sauvage”**

(1971)

#### Roman

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, à la suite du naufrage de “*La Virginie*”, un navire anglais parti pour le Nouveau Monde, les seuls rescapés sont Robinson et son chien, Tenn, qui parviennent à nager jusqu'à une île dont les seuls habitants sont des animaux de toutes sortes, du rat à la pieuvre qui crache des jets d'eau avec une grande précision. Robinson est d'abord en proie au découragement et même au

désespoir, et se couche longtemps dans la vase d'une souille pour essayer de s'endormir et d'oublier son malheur. Puis il réussit à se débrouiller : à se nourrir, à se vêtir, à se loger, à entreposer ses biens dans une grotte, à aménager l'île avec du matériel simple, sans pour autant oublier sa culture anglaise. Au cours d'une ronde autour de son vaste domaine, il aperçoit une tribu d'indigènes en plein rituel religieux, et il sauve l'un d'eux d'une mort cruelle. Il l'appelle Vendredi. Mais celui-ci ayant fait exploser la grotte et mourir Tenn, Robinson adopte son mode de vie. Tous les conflits entre eux sont désamorçés, tout se terminant par des jeux où ils châtient des copies d'eux-mêmes. Le maître, pour se faire pardonner d'avoir été tyrannique, veut bien jouer le rôle de l'esclave pour que celui-ci se déguise à son tour en son maître. À la fin, lorsque se présente le bateau mais que Robinson reste sur l'île et que c'est Vendredi qui y monte, il est remplacé sur l'île par le mousse Dimanche qui s'est échappé du navire parce qu'on l'y maltraitait.

### Commentaire

C'est une version de "*Vendredi ou Les limbes du Pacifique*" qui ne fait plus que le quart du livre originel mais qui est accompagnée d'illustrations. Il a été entièrement réécrit pour les enfants, le narrateur les interpellant pour leur poser des questions. Il est réduit au récit, à l'aventure, Michel Tournier s'y étant refusé aux interprétations, aux éclaircissements, aux digressions qui lui sont chers, ayant fait disparaître le «*log-book*», où Robinson ne cessait de méditer sur ses expériences, ayant effacé tout ce qui concernait la sexualité adulte (Robinson n'a plus de relations sexuelles avec l'île tandis que Vendredi passe ses nuits avec la chèvre Anda sans que l'auteur dise qu'ils font l'amour, les illustrations de Paul Durand étant alors parfaitement univoques), ayant limité le registre verbal, pratiquant un style dur, net, gratté jusqu'à l'os : au lieu de «*Les marins affalaient une embarcation sur ses bossoirs*», on lit : «*Ils s'efforçaient de mettre à l'eau un canot de sauvetage*» ; au lieu de «*Sur la plage, le canot et la pirogue commençaient s'émouvoir inégalement des sollicitations de la marée montante*», on lit : «*Sur la plage, le canot et la pirogue commençaient à tourner, atteints par les vagues de la marée montante.*» Mais c'est aussi un livre d'apprentissage plus pratique : comment construire un arc et tailler des flèches, comment parler grâce au langage des mains, ou comment construire des règles de vie, nécessaires à toute communauté. Enfin, avec l'apparition de Vendredi dans l'univers de Robinson, les enfants peuvent saisir toute la complexité des relations humaines, la nécessité de l'ouverture aux autres cultures et de la présence d'autrui pour demeurer un être humain.

Dans "*Les vertes lectures*" (2006), il confia : «*Je voulais réhabiliter Vendredi. Dans la plupart des robinsonnades, il est supprimé. Chez Defoe, c'est un sous-homme. Seul compte Robinson parce qu'il est blanc, chrétien et surtout anglais. Vendredi a tout à apprendre de lui. Dans mon roman, la supériorité de Robinson sur Vendredi ne cesse de s'effriter. Finalement, c'est Vendredi qui mène le jeu et enseigne à Robinson comment on doit vivre sur une île déserte du Pacifique. J'ai fait le tour du monde avec ce petit livre. J'ai parlé avec des enfants de tous les pays qui l'avaient lu. J'ai constaté que la plupart des enfants occidentaux aiment et admirent Vendredi parce qu'il incarne pour eux la joie et le plaisir de vivre. Mais au contraire les enfants d'Afrique noire le méprisent. C'est pour eux un "sale Nègre", incapable et paresseux. Ils n'admirent que Robinson, travailleur, rationnel et efficace. J'ai interrogé par exemple des fillettes à Libreville (Gabon) : "Si vous deviez vous marier, qui épouseriez-vous de préférence, Robinson ou Vendredi?" Elles se sont toutes prononcées pour Robinson, "parce que, m'a dit l'une d'elles, Vendredi serait bien incapable de subvenir aux besoins d'une femme et de ses enfants". »*

---

En 1972, Michel Tournier est entré à l'académie Goncourt.

---

**“Les météores”**  
(1975)

Roman de 620 pages

Dans les années trente, dans le domaine breton des Pierres sonnantes, la nombreuse famille de Maria-Barbara et d'Édouard, qui dirige une usine de tissage, compte deux jumeaux, Paul et Jean, si identiques qu'on les appelait Jean-Paul. Ils connaissent un bonheur parfait : ils ont leurs jeux, leurs rites, leur langage secret. Leur gémellité les isole du monde des «*sans-pareils*». Mais ils grandissent et, tandis que Paul méprise tout ce qui n'est pas gémellaire, Jean, attiré par le grand large, veut secouer la tutelle du couple, veut se fiancer et Paul fait échouer son projet de mariage. Fâché, Jean part seul en voyage de noces à Venise. Et c'est le début d'une longue poursuite à travers les villes, les pays et les continents, qui passe par le Canada traversé de Vancouver à Montréal, Paul sachant que, même étiré, le lien entre les jumeaux ne peut se déchirer. Et il connaît une métamorphose finale. Ils ont un oncle, Alexandre, qui est doublement scandaleux par ses moeurs et par sa profession. Appelé «*le dandy des gadoues*», il a une élégance tapageuse mais il est collecteur et traiteur d'ordures ménagères, se consacrant avec beaucoup d'intérêt aux différents dépotoirs dont il a hérités parce qu'ils lui permettent de satisfaire une homosexualité qui est le désir de trouver son pareil. Il en est victime tandis que la guerre vient détruire la famille. Après que Paul ait fait, Jean partant à travers le monde, poursuivi par son frère qui, voulant échapper à l'enfermement par le mur de Berlin, y perd la moitié de son corps, est mené à l'épreuve d'une quête initiatique finalement cosmique.

Commentaire

À la gémellité parfaite est accolée l'homosexualité qui en est une contrefaçon.

---

**“Le fétichiste : un acte pour un homme seul”**  
(1977)

Pièce de théâtre.

Monsieur Martin parle, nous apprend qu'il aime les sous-vêtements, qu'il aime Antoinette, sa femme, en sous-vêtements, qu'il aime les sous-vêtements portés par Antoinette, qu'il aime plus les sous-vêtements qu'Antoinette. Sa femme partie, il a besoin de nous prendre à témoin, de se confier, de se montrer, d'être écouté.

Commentaire

Monsieur Martin est touchant, fragile et troublant : « *Dans aucune de mes lettres, je n'ai osé lui dire le genre de vêtement qui m'aurait fait vraiment plaisir* » - « *On se croit comme tout le monde, on a l'air de rien, mais au fond on n'est pas libre, on ne fait qu'obéir à son destin. Moi mon destin c'est le falbala, le falbala* ». L'histoire est simple en apparence mais le texte est raffiné. On est à la limite entre le normal et le cinglé. L'adresse au public est directe. Ce texte est donné en confidence à chaque spectateur. La pièce avait été créée en 1974 à Berlin et à Paris.

---

**“Le vent Paraclet”**  
(1977)

Recueil de textes

Michel Tournier relate son enfance et son adolescence, les étapes de sa venue tardive à la littérature ; explique sa démarche ; décrit sa méthode d’investigation ; justifie la dimension mythologique de son oeuvre («*Le passage de la métaphysique au roman devait m’être fourni par les mythes*» - «*À un niveau supérieur, le mythe, c’est toute une théorie de la connaissance ; à un étage plus élevé encore, cela devient morale, puis métaphysique, puis ontologie, etc., sans cesser d’être la même histoire*») ; définit la forme qu’il a choisie («*Mon propos n’est pas d’innover dans la forme mais de faire passer au contraire dans une forme aussi traditionnelle, préservée et rassurante que possible, une matière ne possédant aucune de ces qualités*») ; réfléchit sur la littérature en général ; évoque sa maison de Choisel, près de Chevreuse (Yvelines), un ancien presbytère ; termine par une apologie de la sagesse.

Commentaire

C’est un journal de bord, une autobiographie intellectuelle autant qu’un «*essai d’esthétique littéraire*». Depuis Montherlant, on n’avait vu aucun auteur aussi soucieux de s’expliquer sur le sens de ses écrits.

---

---

**“Le coq de bruyère”**  
(1978)

Recueil de nouvelles

---

---

**“Le coq de bruyère”**

Nouvelle de 52 pages

Un ancien officier de cavalerie ne cache pas son goût pour les servantes jeunes et jolies, au grand scandale de sa femme qui, lorsqu’il entretient une jeune fille, au vu et au su de la petite ville, devient aveugle, ne voulant pas voir ça. Le «*coq de bruyère*» en demande l’explication à un psychosomaticien. Mais, lorsque la jeune fille le quitte, il en reste paralysé.

---

**“Les suaires de Véronique”**

Nouvelle de 19 pages

À un concours de photographes, Véronique dédaigne le beau modèle mâle. Mais, plus tard, à travers des milliers de photos, elle en fait sa proie. Il la quitte car, dit-il, avec chaque photo, il perd un peu de lui-même et ne veut pas lui laisser sa peau. Mais il revient, et elle invente une nouvelle sorte de photographie, la dermatographie, où le corps même est enduit de substances chimiques et enroulé dans une toile pour y laisser son empreinte, ce qui cause la mort du modèle par une dermatose généralisée.

---

## **“Que ma joie demeure”**

Nouvelle de 11 pages

Raphaël Bidoche, un grand pianiste, doit se résoudre à accompagner, dans un cabaret, un amuseur. Mais son comportement est involontairement si comique qu'il devient une vedette burlesque et même un auguste célèbre, sa femme, qui l'a poussé dans cette voie, étant le clown blanc. Un soir, il joue “Que ma joie demeure” avec tant de sentiment que la salle en est saisie. Le couvercle du piano s'ouvre et l'archange Raphaël, qui a veillé à ce que Raphaël ne devienne jamais entièrement Bidoche, s'échappe.

---

## **“L'aire du Muguet”**

Nouvelle de 37 pages

Un jeune conducteur de poids lourd qui parcourt l'autoroute entre Paris et Lyon est attiré par une jeune paysanne qu'il voit plusieurs fois à proximité de l'Aire du Muguet. Mais, quand il sort de l'autoroute pour la retrouver, il n'atteint jamais le village et subit nombre d'avanies. Une autre fois, voulant traverser l'autoroute, il est tué. Or l'ambulance qui le transporte passe devant des panneaux qui indiquent la direction du village, mais il ne les voit pas.

---

## **“Le nain rouge”**

Nouvelle de 19 pages

Nain qui cache son handicap, Lucien Gagneron s'occupe de divorces chez un avocat parisien et connaît ainsi Mme Watson et son mari, Bob, un colosse. Leur salle de bains lui fait affirmer son nanisme et, vierge en dépit de son sexe énorme, il séduit cette femme et devient son amant secret. Mais, constatant que le couple a renoué, il étrangle la femme et fait soupçonner le mari grâce aux lettres d'insultes qu'il lui avait fait écrire pour le divorce. Fier de son nanisme et de sa force, vêtu d'un collant rouge, il parade dans des boîtes, se produit dans un cirque. Il cache Bob qu'il domine sexuellement et compose avec lui un numéro de clown blanc et d'auguste dont il offre aux enfants une matinée gratuite qui est un triomphe.

## Analyse

### Intérêt de l'action

Cette nouvelle psychologique présente un cas d'évolution psychologique très particulier, et c'est ce qui fait son originalité. Michel Tournier a confié : *«L'idée de cette histoire m'est venue à la lecture des “Mots” de Jean-Paul Sartre. Faisant allusion à sa petite taille, l'auteur précise qu'elle ne fait tout de même pas de lui un nain. Je me suis alors demandé quel était le seuil qui établissait le partage entre les nains et les hommes petits. Mon histoire est donc celle d'un grand nain (pourquoi parle-t-ontoujours de «petits nains»?), si grand qu'il lui suffit de chausser des souliers à très haute semelle pour devenir un homme petit. Ce qu'il ne manque pas de faire, bien entendu. Il est très malheureux. Personne ne l'aime, ne le respecte, ne le craint. Il excite partout le rire et le mépris. Un jour, pourtant, le hasard l'amène à se risquer dehors sans ses cothurnes. Chaussé de mocassins à semelle fine, il s'aperçoit avec stupeur qu'on ne rit plus de lui. On l'observe avec une crainte respectueuse. L'homme petit est devenu un nain, monstre sacré. Ce jour-là, il séduit une femme pour la première fois, une femme qui ne se serait certes pas commise avec un homme ridiculement petit, mais l'expérience d'un nain la tente et finalement la retient. En renonçant aux quelques centimètres que lui donnaient ses chaussures*

*habituelles, mon héros franchit le seuil de l'anormal et accède à la sphère du génie. Le paradoxe et tout le sel de cette fable c'est évidemment qu'à un moins quantitatif répond une mutation qualitative qui est en fait un plus.»*

Ce nain d'abord honteux, par un retournement, une métamorphose, devient fier et même méprisant pour les «échassiers». Cela fait de lui l'amant de Mme Watson puis son assassin. Il devient la sensation des boîtes de nuit puis du cirque, le maître de Bob. On assiste à une inversion complète par laquelle le nanisme devient une supériorité sur les « échassiers », mais aussi une connivence avec les enfants (dont, cependant, l'auteur ne nous dit rien par une entourloupette narrative très habile). Il y a montée dans la violence, dans la haine, dans la dérision, puis apaisement final.

### Intérêt littéraire

Dans ce texte, Michel Tournier manifesta la richesse, la précision, la variété, la fantaisie, l'excessivité de sa palette littéraire. On remarque ces belles expressions : «*le rayonnement de ce grand corps ambré*» (page 104) - «*le grand transat mauve à baldaquin où il s'était lové*» (page 104) - «*la plus obtuse incompréhension*» (page 110) - «*un homme à part supérieur à la racaille géante, irrésistible séducteur et tueur infailible*» (page 111) - «*le confort supérieur que lui assurait sa taille -nids spacieux*» (page 112) - «*sexes de ouistitis*» (page 113) - «*le colosse bafoué, rossé par son minuscule adversaire*» (page 117) - «*auguste parodie d'empereur romain*» (page 118) - «*grandioses turpitudes de l'Antiquité*» (page 119) - «*caricature des mœurs échassières*» (page 119). Mais Tournier est habile aussi dans l'utilisation des usages populaires («*se souciait de son visiteur comme d'une guigne*» - «*avoir l'estomac de*») comme aux tournures précieuses («*se piquait de littérature*» - «*l'élection redoutable qui était son destin*»), aux mots recherchés («*s'adornaient*»), affectionnant les formulations percutantes («*une créature drolatique et inquiétante d'une laideur puissante et envoûtante*» - «*un monstre sacré auquel le comique ajoutait une composante négative, acide, destructrice, métamorphosé en nain impérial*» - «*un sexe à pattes*»).

Il joua des figures de style :

- comparaisons («*se tordait comme un cloporte*» - «*la baignoire qui avait des airs de piège, de tombeau et de fosse à serpents*» - «*un bond de belette, comme un insecte sort d'une fleur*» - «*seins comme deux ballons captifs*»);

- métaphores («*le naufrage de ce couple*» - «*Bob, un beau fruit pulpeux et doré*» - «*la femme dont il était la drogue*» - «*après l'orage, mon pendentif, ma ceinture de lubricité*» - «*le centre inébranlable d'une foule d'échassiers faibles et lâches qui titubaient sur leurs cannes*» - «*un vaste cratère où les têtes des spectateurs se serraient comme des grains de caviar*» - «*immense araignée de chair rose*» - «*la boule de haine qui pesait lourd et dur dans sa poitrine*» - «*cordées escaladant les gradins*»);

- personnifications («*les cris de sa puberté naissante*»);

- oxymorons («*agressions facétieuses*» - «*tempête de douceur qui le lavait de son amertume*» - «*un flot tumultueux et caressant*»);

- paradoxes («*le surhomme qu'il avait été en renonçant aux dix centimètres que ses chaussures spéciales ajoutaient à sa taille*»);

- gradations («*réflexion voluptueuse, souriante, bouddhiste*»);

- jeux de mots humoristiques : «*porteuse de nain*» qui est fait à partir du titre d'un célèbre mélodrame, «*La porteuse de pain*», et surtout celui du «*gag-Néron*», gag pour lequel a été évidemment inventé le nom du personnage : Gagneron.

En ce qui concerne la syntaxe, il faudrait remarquer des constructions hardies comme celle-ci : « *le portant agrippé à son flanc, comme font les guenons leur petit* ».

#### Intérêt documentaire

La nouvelle traite du problème du nanisme, du handicap qu'il constitue et de l'exploitation qu'on peut en faire dans le monde du spectacle, des moyens auxquels on peut recourir pour tenter de le cacher. Il entraîne l'exclusion sexuelle, même si, du fait peut-être justement de ce rejet, une grande puissance sexuelle soit attribuée aux nains, comme aux bossus, comme aux étrangers, etc. : tout se passe comme si les femmes, dans leur insatisfaction perpétuelle, imaginaient d'autres hommes comme possédant des capacités bien supérieures à celles des leurs. Au passage, on a des aperçus sur les manœuvres suivies en cas de divorce, sur le monde des boîtes de nuit parisiennes, et, surtout, sur le cirque (clown blanc et auguste).

#### Intérêt psychologique

Mme Watson est la femme à la sensualité exigeante, qui en est à son deuxième mari qu'elle a choisi pour sa prestance physique mais qui est insuffisant au lit, qui renoue avec lui parce qu'elle ne peut se satisfaire d'un amant secret, l'auteur expliquant nettement que « *la femme est un être plus social que l'homme et elle ne s'épanouit que dans une atmosphère riche en relations humaines* ». Quant à Bob, il est donc, selon un autre modèle stéréotypé, l'homme grand, fort et beau mais insuffisant sur le plan sexuel, le « *géant à visage de fille* », le gigolo qui est peut-être en fait plutôt homosexuel et qui se plaira à être dominé sexuellement par le nain.

Pour cet homme qui avait refoulé toute sensualité, il faut remarquer la révélation qu'est le raffinement de la salle de bains. À partir de son initiation à la sexualité, il s'affirme sur tous les plans, se révèle, s'assume, donne libre cours à son agressivité, devient même un assassin, se donne le luxe de sauver son rival pour mieux le dominer, l'humilier, le posséder, rêve d'être commandant d'un camp de concentration pour femmes. Il développe un mépris pour *les échassiers*, fait de sa petitesse une supériorité. Mais, étape finale de son évolution, il connaît avec les enfants une expérience dont l'auteur a l'habileté de prétendre qu'il ne peut rien nous en dire parce que les adultes en étaient exclus : en fait, il n'en sait rien, c'est de la pure imagination.

#### Intérêt philosophique

La nouvelle fait réfléchir sur les limites de la passion puis oblique en fait sur le meurtre impuni. Elle traite de l'acceptation de la différence par les autres (avec cette constatation de la relativité des situations [un peu dans l'esprit des "*Voyages de Gulliver*" de Swift] : si la communauté des grands se moque de celui qui est petit, il bénéficie aussi de beaucoup d'avantages et peut même mépriser « *les échassiers* »), on passe à son acceptation par soi-même, ce qui est peut-être plus difficile, à la nécessité d'avoir « *le courage de sa monstruosité* » et, pour chacun de nous, la nécessité de s'identifier, de se déclarer, de s'assumer, de s'affirmer (avec cette constatation que cette affirmation de son individualité, de sa volonté de puissance, ne se fait pas sans dangers : ici, on va jusqu'au meurtre). À niveau plus général, on trouve cette sorte de théorème moral que Tournier exposa dans "*Le vent Paraclet*" (185) en faisant allusion au "*Nain rouge*" où il aurait voulu illustrer une « *dialectique entre quantité (continue) et qualité (discontinue) : à un moins quantitatif répond une mutation qualitative qui est en fait un plus* » car « *la faible différence quantitative que le nain avait acceptée en renonçant à ses chaussures à semelles compensées avait entraîné une métamorphose qualitative radicale : l'horrible qualité de nain l'avait investi et avait fait de lui un monstre sacré* » (page 111). On remarque aussi cette belle formule paradoxale : « *le surhomme qu'il avait été en renonçant aux dix centimètres que ses chaussures spéciales ajoutaient à sa taille* ». Il faut dire que Tournier est un philosophe, que, de ce fait, ses fictions sont très concertées.

---

### **“Amandine ou les deux jardins”**

Nouvelle de 11 pages

Amandine est une petite fille de dix ans qui a une chatte qui garde son chaton, Kamicha, de l'autre côté du mur du jardin. À sa suite, elle s'aventure dans le jardin sauvage qui jouxte celui, bien ordonné, de ses parents. Intimidée par le décor si étrange, elle prend peur et s'enfuit. Mais elle est mystérieusement transformée et elle aperçoit une traînée de sang sur sa jambe. Les jours suivants, elle remarque que Kamicha vient de plus en plus souvent près de sa maison et qu'elle est enceinte.

#### Commentaire

La langue est simple puisque c'est une enfant qui s'exprime mais il y a justement des créations, des mots d'enfants («*un oeil au beurre blanc*»). Le symbolisme des deux jardins est clair : il y a celui qui est bien arrangé mais qui est ennuyeux (c'est le monde de la raison), et il y a celui qui est sauvage (une «*forêt vierge*») et passionnant (c'est le monde de l'instinct). Le chat sert de précurseur vers le monde sauvage, vers la nature, vers l'instinct : Claude et Kamicha franchissent le mur pour des aventures sexuelles. Franchir le mur, c'est la nécessaire infraction qu'il faut commettre pour s'émanciper, pour découvrir le monde de la sexualité ; ce n'est pas pour rien qu'Amandine se trouve, au sommet du mur, «*les jambes écartées*». La statue du «*jeune garçon tout nu avec des ailes dans le dos*», des flèches, est celle du dieu de l'Amour. C'est l'amour qui lui est annoncé et devant lequel elle a peur. Mais la trace quelque peu fantastique qu'elle garde de cette escapade, c'est l'annonce à la fois de ses menstruations qui vont la préparer à être femme et de la perte de sa virginité qui va la faire femme. Le texte montre donc une initiation féminine et, au-delà, celle de tout enfant passant par la puberté et, encore plus, celle du passage nécessaire du monde ordonné de l'enfance dominée par les parents au monde extérieur.

---

### **“La fin de Robinson Crusoé”**

Nouvelle de 4 pages

Robinson Crusoé est, en Angleterre, un vieil ivrogne qui, lorsque son serviteur noir, Vendredi, disparaît, et lorsque sa femme est morte, part à la recherche de son île, qu'il ne trouvera pas parce qu'il ne l'a pas reconnue : elle a vieilli, lui aussi et c'est pourquoi elle ne l'a pas reconnu non plus.

#### Commentaire

Curieusement, Michel Tournier remplaça l'île là où Defoe l'avait située.

La rutilance de son style se déploie : «*cette parenthèse béante, incompréhensible, pleine de verdure luxuriante et de cris d'oiseaux, ouverte dans son passé par un caprice du destin*» - «*Cette île [...] son splendide et solitaire jardin*».

Robinson subit l'usure inévitable dans un monde mesquin, au milieu d'êtres étroits d'esprit qui refusent de croire à son aventure extraordinaire ; aussi ne peut-il pas la revivre. L'idée de l'évolution de l'île comme celle d'un être vivant est dans le prolongement de “*Vendredi ou Les limbes du Pacifique*”

---

### ***“La fugue du Petit Poucet”***

Nouvelle de 16 pages

Le Père Poucet, chef des bûcherons de Paris et partisan du progrès, veut que sa famille vienne y vivre d'une façon ultra-moderne. Son fils part pour la forêt où il est recueilli par les sept filles de M. Logre qui joue de la guitare, accorde de l'importance aux arbres, fume de la drogue. Mais les gendarmes et le Père Poucet viennent les arrêter et reprendre le fils fugueur qui garde comme cadeau des bottes qui lui permettent de rêver qu'il est un arbre.

#### Commentaire

Michel Tournier opère un détournement astucieux, un retournement complet, une inversion, du conte de Perrault : le petit Poucet, au lieu de vouloir revenir à la maison, s'en échappe ; l'ogre et ses filles sont devenus gentils. Il oppose :

- une vie moderne, urbaine, conventionnelle, soumise à l'autorité, qui asservit la nature et, en particulier, détruit les arbres ;
  - une vie à l'ancienne, campagnarde, inventive, libre, où l'on communit avec la nature et, en particulier, avec les arbres, où l'on est fidèle à l'esprit primitif (le tableau du paradis dont le flic était Yavé).
- 

### ***“La jeune fille et la mort”***

Nouvelle de 26 pages

Toujours à la recherche de sensations fortes et particulières, une jeune fille se plaît à des expériences qui lui donnent le frisson. Violée par un bûcheron, elle le rejoint, fascinée par les scies. Disposant une corde pour se pendre, elle s'intéresse à un C.R.S. pour son pistolet, à un mycologue pour sa connaissance des champignons vénéneux. Elle meurt de rire lorsqu'un ami lui offre un objet qu'il a fabriqué pour elle : une guillotine en miniature.

---

### ***“La mère Noël”***

Nouvelle de 2 pages

Dans un village breton déchiré par la querelle entre catholiques et laïques, l'instituteur fait le Père Noël tandis que l'Enfant Jésus est vénéré à l'église. Mais voilà une institutrice qui a un enfant : elle fera aussi le Père Noël et son enfant sera placé dans la crèche. Et, lorsqu'il pleure en plein office, elle vient lui donner le sein.

---

### ***“La famille Adam”***

Nouvelle de 7 pages

Adam était un androgyne que Jéhovah a divisé. Mais, comme il ne voulait pas se reproduire, Dieu créa le paradis. Après qu'Ève et lui en furent chassés, ils eurent deux fils : Abel était le portrait de son père, nomade comme lui et pasteur; Caïn était le portrait de sa mère, sédentaire et agriculteur ; il créa un deuxième paradis, au grand mécontentement de Jéhova qui préférait Abel dont le meurtre par Caïn a eu pour conséquence la construction de la première ville où Jéhovah vint se réfugier.

---

### **“Tupik”**

Nouvelle de 14 pages

Un jeune garçon, que son père effraie, en particulier par sa barbe qui pique et pour qui faire pipi est une cause d'ennuis, est intéressé, dans un square parisien, par le «*chalet de nécessité*». Il y entrevoit le pénis d'un homme et il en est horrifié, puis il croit le voir dans la casserole de la dame-pipi. D'autre part, il lui semble que le glaive d'une statue de Thésée pointe vers le sexe du Minotaure. Tout ceci le pousse à se castrer.

---

### **“Tristan Vox”**

Nouvelle de 25 pages

Un «*spiqueur*» de la radio exerce sur le public une fascination qui tient à sa seule voix car, son physique étant quelconque et son vrai nom inconnu, nulle photo de lui ne paraît. Et, pourtant, une correspondante anonyme l'inquiète par les révélations qu'elle fait sur sa vie. Mais il est libéré de ce fardeau quand, son pseudonyme ayant été placé par inadvertance sous la photo d'un jeune premier, toute l'attraction se porte sur celui-ci, même celle de sa femme qui était la correspondante anonyme.

---

### **“Le fétichiste”**

Nouvelle de 27 pages

Enfermé dans un asile psychiatrique, un homme explique à un auditoire comment est née et s'est développée sa passion pour le vêtement au détriment du corps et spécialement pour les dessous féminins, depuis la rencontre avec celle qui devint sa femme, qui fut comblée de vêtements coquins et qui le quitta à la suite du scandale du rapt d'un porte-jarretelles en plein métro de Paris. Il quitte la scène entre deux infirmiers en insistant pour ne pas avoir d'électrochocs.

---

---

### Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles proposent des réflexions sur des formes spéciales de la sexualité.

---

---

### **“L'exécution”**

Nouvelle d'une page

Le narrateur est un écrivain qui, faisant en province une tournée de promotion pour un roman scandaleux, est réveillé dans la nuit et voit sur la place des préparatifs qui lui paraissent ceux de son exécution. Au matin, il s'avère qu'il s'agit d'une revue militaire. Pourtant, un condamné à été exécuté au cours de la nuit.

### Commentaire

La nouvelle figura dans l'anthologie “*L'année 78-79 de la science-fiction et du fantastique*”.

---

---

***“Pierrot ou Les secrets de la nuit”***  
(1979)

Recueil de nouvelles

Commentaire

Elles avaient été écrites pour les enfants.

---

---

***“Des clés et des serrures (images et proses)”***  
(1979)

Recueil de textes

Commentaire

Michel Tournier manifeste sa passion de la photographie.

---

---

***“Barbedor”***  
(1980)

Recueil de nouvelles

Commentaire

Elles avaient été écrites pour les enfants.

---

---

***“Gaspard, Melchior et Balthazar”***  
(1980)

Roman de 260 pages

Aux trois rois mages, Gaspard de Méroé (le roi noir amoureux malheureux d'une esclave blonde), Melchior (héritier de la Palmyrène dépossédé de son trône par un coup d'État) et Balthazar de Nipour (grand amateur d'art qui voulait la réhabilitation de l'image, maudite par l'Ancien Testament), qui ont rendu visite au tyran Hérode et qui ont vu l'Enfant Jésus, l'auteur en ajoute un quatrième, Taor de Mangalore qui, venu de l'Inde à la recherche du rahat loukoum à la pistache, ne voit pas l'Enfant, est voué trente-trois ans aux mines de sel de Sodome, entend le message chrétien et, sans avoir jamais vu le Christ, reçoit le premier l'Eucharistie.

Commentaire

Aux trois rois mages qui ne font l'objet que de quelques lignes d'un seul des quatre évangiles, dont on ne sait qui ils étaient, d'où ils venaient, pourquoi ils avaient quitté leurs royaumes, mais qui ont profondément frappé l'imagination, Michel Tournier donne des motifs et surtout, en ajoute un quatrième, dont le parcours, pour avoir été le plus long et le plus douloureux est aussi le plus touchant et le plus glorieux. Avec ce récit naïf et violent, il plonge aux sources de la spiritualité occidentale, et livre un apologue, chaque roi représentant une erreur.

---

---

**“Le vol du vampire : notes de lectures”**  
(1981)

Essais

Michel Tournier y analysa l'influence allemande sur sa propre culture. Il indiqua aussi : «*Un roman peut certes contenir une thèse, mais il importe que ce soit le lecteur, non l'écrivain, qui l'y ait mise.*» - «*Un écrivain peut avoir l'ambition d'être un bon écrivain, cela ne dépend que de la conscience professionnelle de son travail.*».

---

---

**“Que ma joie demeure : conte de Noël”**  
(1982)

Nouvelle

Commentaire

Elle avait été écrite pour les enfants.

---

---

**“Les rois mages”**  
(1983)

Roman

Pour Michel Tournier, il y eut quatre rois mages : Gaspard de Méroé, le roi noir amoureux d'une esclave blonde ; Balthazar de Nipour, grand amateur d'art ; le prince Melchior, héritier de la Palmyrène mais dépossédé de son trône ; et Taor de Mangalore, prince du sucre prisonnier dans les mines de sel de Sodome. Le romancier sait également pourquoi ils ont quitté leur royaume et ce qu'ils ont appris à Bethléem.

Commentaire

Ce fut la réécriture, à l'intention des enfants de “*Gaspard, Melchior et Balthazar*”.

---

---

**“Gilles et Jeanne”**  
(1983)

Roman

Gilles de Rais, qui menait l'existence ordinaire et rustre d'un hobereau sans culture ni intelligence, mais avait besoin d'un idéal, a trouvé de quoi le satisfaire en devenant le compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. Mais, après sa mort sur le bûcher, il la cherche sous les traits des jeunes garçons de Vendée et jusque dans l'odeur des corps qu'il brûle. Les chefs d'accusations retenus contre Jeanne tournent dans sa tête faible : «*pernicieuse*», «*cruelle*» ; elle fut aux yeux du monde un «*monstre en forme de femme*». Seul désormais et sans espoir, il devient, pour la suivre, un être d'une cruauté monstrueuse, capable des actes les plus barbares.

L'alchimiste florentin Francesco Prelati, qui interprète les Écritures jusqu'au blasphème, s'y réfère pour donner un sens aux actes de Gilles. Il l'encourage dans le mal en lui suggérant d'offrir en sacrifice des

enfants à «*Barron*», de sorte que, du fond du gouffre ardent, il puisse remonter vers le ciel et rejoindre Jeanne, passant d'un pôle à l'autre par le phénomène de «l'inversion».

Commentaire

“*Gilles et Jeanne*” est un véritable roman historique qui, sans trahir les faits, comble les blancs laissés par l'Histoire. Tournier, s'intéressant de nouveau au mythe de l'ogre, montrait la rencontre du Monstre et de la Sainte, contraires qui se rejoignent. Son interprétation devient une analyse philosophique.

---

**“*Le vagabond immobile*”**  
(1984)

Essai

---

**“*Journal de voyage au Canada*”**  
(1984)

---

**“*La goutte d'or*”**  
(1985)

Roman de 250 pages

Un jeune Algérien d'une oasis du Sahara est photographié par une femme blonde de passage qui lui promet de lui envoyer le cliché de Paris. Mais il n'arrive pas, et Idriss part à sa recherche, portant un petit bijou, une goutte d'or, qu'il perd à Marseille, première étape, avant Paris, d'une chute dans le monde des images, marquée en particulier par une aventure cinématographique, et dans le monde des immigrés maghrébins voués aux tâches les plus pénibles. Il échappe aux images en apprenant la calligraphie.

Commentaire

Dans ce roman traitant de la photographie et de l'émigration, Michel Tournier reprit les problèmes de l'image qu'il avait déjà abordés dans “*Gaspard, Melchior et Balthazar*”, que l'islam condamne parce qu'elle fait concurrence à l'oeuvre du Créateur ; il lui oppose le symbole (comme la goutte d'or) et l'abstraction de l'écriture (d'où la calligraphie, l'art de bien écrire, en particulier les versets du Coran dont on fait la seule décoration des mosquées). Il montre à quelle superficialité nous réduisent ces images auxquelles nous sommes voués. Il dénonçait aussi l'exploitation et le racisme dont sont victimes les Maghrébins.

---

**“*Petites proses*”**  
(1986)

Essais

Commentaire

C'est un approfondissement des réflexions du “*Vagabond immobile*”.

---

***“Le Tabor et le Sinai”***

(1989)

Essai

Commentaire

C'est une méditation sur la peinture.

---

---

***“Le médianoche amoureux”***

(1989)

Recueil de nouvelles

---

---

***“Les amants taciturnes”***

Nouvelle de 40 pages

Dans un dialogue alternent Lui (Yves Oudalle, ancien morutier de Fécamp qui a perdu son dur métier) et Elle (Nadège, fille du patron, d'abord mariée à un professeur de philosophie bavard, maintenant unie au taciturne Oudalle). Constatant qu'ils n'ont plus rien à se dire, ils organisent une réunion avec d'autres couples pour annoncer leur rupture, mais ce médianoche amoureux est marqué par tant d'histoires d'amour qu'ils décident de continuer à vivre ensemble.

---

***“Les mousserons de la Toussaint”***

Nouvelle de 27 pages

Un riche bourgeois parisien, à qui un événement fortuit laisse quelques jours de liberté sans sa femme, est poussé à aller chercher les champignons qu'il cueillait lors de son enfance dans un village de Bourgogne. Il y retrouve un camarade de classe qui, en quarante ans, n'a pas changé, qui lui raconte ce qui est arrivé aux gens qu'il a connus. Le bourgeois voudrait même acheter le presbytère où il vivait avec ses parents, mais le maire refuse. Et il retourne à Paris et à sa femme.

---

***“Théobald ou le crime parfait”***

Nouvelle de 17 pages

Le narrateur, qui apprend le meurtre du professeur Théobald Bertet par son épouse et son amant, se remémore sa jeunesse où, collègue de cet homme savant mais chétif et craintif, il était devenu l'amant de sa très belle, très énergique et très ambitieuse épouse. Bertet, ayant découvert l'adultère, lui avait adressé une lettre qu'il n'avait pas lue alors. Quinze ans plus tard, il la retrouve et y lit que, ne pouvant accepter que sa femme ait un enfant d'un autre (puisqu'elle avait refusé avec mépris d'en avoir un de lui), il projetait de se tuer en l'incriminant, révélation qui la disculpe.

## Commentaire

Le malheur de Théobald est inscrit dans son nom ridicule, dans son physique, dans l'absurdité de son mariage avec une telle femme, dans sa tentative de triompher intellectuellement par la finesse de la ruse.

---

### ***“Pyrotechnie ou la commémoration”***

Nouvelle de 27 pages

Un écrivain venu à Monteux en Provence pour y écrire un polar sur le thème d'une vengeance étirée sur toute une vie, y découvre la compagnie pyrotechnique Ruggieri où survient une explosion dont sont victimes deux ouvriers : Gerbois et Crevet. Or le premier a déjà été victime de toute une série d'accidents de travail, Crevet, de loin son cadet, étant toujours présent. C'est qu'à la Libération, le 11 août 1944, le F.F.I. Gerbois a fait tondre la mère de Crevet qui, alors enfant, a juré de se venger, tous les accidents de travail jusqu'au dernier ayant eu lieu un 11 août.

---

### ***“Blandine ou la visite du père”***

Nouvelle de 14 pages

Le narrateur, après s'être plaint de l'injustice de la société à l'égard des célibataires, raconte comment, photographe dont la maison attire les petits garçons, il a reçu un jour la visite de la jeune Blandine qui est souvent revenue, se plaisant bien avec lui, jusqu'à ce qu'il apprenne que son père voulait le voir. Or ce ne fut que pour lui demander d'occuper le rez-de-chaussée avec toute sa famille, ce que refusa le célibataire, perdant ainsi Blandine.

---

### ***“Aventures africaines”***

Nouvelle de 5 pages

Alors que le narrateur voit, à Ceuta, le père du jeune Hakim le lui offrir pour qu'il l'emmène avec lui en France, plus au Sud il avait été volé par le jeune Abdallah à qui il avait pourtant offert sa vie.

---

### ***“Lucie ou la femme sans ombre”***

Nouvelle de 36 pages

Après un préambule où la connerie des femmes est attribuée à l'ombre qui les habite, Ambroise, le narrateur raconte comment, enfant abandonné par sa mère à cause de la cupidité de son père, il s'est réfugié une nuit auprès de sa maîtresse d'école, Lucie, dont il a découvert la famille : Nicolas, peintre qui ne peint que pour elle, deux garçons qui l'emmènent dans un tunnel pour une folle aventure et, surtout, la poupée qui est le fétiche de Lucie. Mais, sur l'intervention de son père, Ambroise fut éloigné pendant quelques années, tandis que Lucie fut accusée et sa famille dispersée. Quand Ambroise la revoit, elle est guérie, mais sérieuse, sans ombre. Nicolas, qui n'est plus que simple dessinateur industriel, lui fournit l'explication du mystère : Lucie, enfant, avait découvert qu'elle remplaçait une autre Lucie, décédée, et s'était attachée à sa poupée jusqu'à ce qu'elle l'enterre.

---

***“Écrire debout”***

Autobiographie de 3 pages

Venu parler à de jeunes détenus, l'écrivain leur affirme l'utilité de son oeuvre qui s'oppose au conservatisme de la société, et, comme il leur a dit qu'il faut toujours écrire debout, ils lui fabriquent un pupitre qui lui permet de le faire.

---

***“L'auto fantôme”***

Nouvelle de 2 pages

S'arrêtant sur l'autoroute, le narrateur gare sa voiture près d'une baraque où l'on vend des merguez, puis va dans le restaurant qui surplombe l'autoroute. Quand il en sort, il trouve bien une baraque où l'on vend des merguez, mais pas sa voiture, qui est, en fait, de l'autre côté.

---

***“La pitié dangereuse”***

Autobiographie de 2 pages

Comment peut-on être médecin et ne pas être victime de la pitié, se demande l'auteur qui se rappelle la rencontre de ce médecin qui avait abandonné carrière et famille pour se consacrer entièrement à une de ses patientes, pianiste atteinte de la sclérose en plaques.

---

***“Le mendiant des étoiles”***

Nouvelle de 15 pages

Le narrateur et un compagnon voyageant en Inde sont harcelés par les mendiants, et découvrent sous le Hooghy Bridge une Cour des miracles. Comme à leur hôtel on fête Noël, ils ont l'idée d'acheter des victuailles pour venir fêter avec les mendiants. Mais ils ne trouvent personne, seulement un mendiant qui implore les étoiles.

---

***“Un bébé sur la paille”***

Nouvelle de 10 pages

Le président de la République, voulant réduire les dépenses pour la santé, s'est adressé au médecin qui l'a fait naître. Or celui-ci pense que l'empreinte natale est prépondérante pour l'orientation que prend la vie et que, si on naît dans l'environnement médical qu'offre un hôpital, on aura tendance à avoir constamment recours à la médecine. À l'occasion de cette fin d'année, le président propose à la première femme qui l'appelle le choix du lieu de naissance de son enfant. Or elle se nomme Marie et veut accoucher dans une étable d'une fille qui sera appelée Noëlle.

---

### ***“Le roi mage Faust”***

Nouvelle de 6 pages

Faust Ier, roi de Pergame, qui a voué toute sa vie à la connaissance, voit mourir son fils et pense que son âme se trouve dans une comète qu'il décide de le suivre. Il est reçu par le roi Hérode, un savant lui aussi dont la recherche cependant est orientée vers la violence. Mais la comète poursuit sa route pour s'arrêter au-dessus de Bethléem où l'enfant qui vient de naître donne le message d'une naïve confiance.

---

### ***“Angus”***

Nouvelle de 30 pages

Pour remplir un blanc laissé par Victor Hugo dans son poème “*L'aigle du casque*”, figurant dans “*La légende des siècles*”, l'auteur imagine la raison pour laquelle le vieil Angus exige sur son lit de mort que son petit-fils de six ans tue le géant Tiphaine. Celui-ci a violé la fille d'Angus, Colombelle, qui en a eu un enfant, un garçon, et en est morte. Après l'avoir tenu à l'écart, le roi le fait élever dans le but de cette vengeance. Le combat est démesuré entre le géant et l'adolescent, mais Tiphaine est mortellement atteint et meurt en acceptant d'être tué par celui qu'il sait être son fils.

---

### ***“Pierrot ou les secrets de la nuit”***

Nouvelle de 18 pages

Dans le village de Pouldreuzic, les jeunes Pierrot et Colombine étaient faits pour vivre heureux ensemble. Mais lui, devenu boulanger, est l'homme de la nuit, tandis qu'elle, blanchisseuse, vit le jour. Arrive le peintre Arlequin qui, avec ses couleurs séduit Colombine qui, d'ailleurs, part avec lui. Jusqu'à ce que vienne l'hiver et qu'elle trouve le message laissé par Pierrot. Colombine revient, descend dans le fournil de Pierrot où il fabrique une Colombine de pâte que tous trois dégustent, car Arlequin aussi est revenu.

---

### ***“La légende du pain”***

Nouvelle de 5 pages

Les deux villages bretons de Plouhinec et de Pouldreuzic s'opposant sur toutes choses s'opposaient aussi en matière de pain, le premier fabriquant un pain dur, le second de la brioche. Or les enfants des boulangers des deux endroits se marièrent et voulurent fabriquer un pain qui soit à la fois de la croûte et de la mie. Le boulanger fit facilement du pain crustacé, mais la boulangère ne découvrit que fortuitement comment faire un pain vertébré : un pain entourant une barre de chocolat.

---

### ***“La légende de la musique et de la danse”***

Nouvelle de 4 pages

Dieu, en créant les astres, suscita la musique des sphères. Il créa Adam qui, sensible à cette musique, se mit à danser. Comme il avait besoin d'une partenaire, Dieu créa Ève. Mais le Serpent les ayant

incités à manger des fruits de l'arbre de la musique, celle fut créée et conséquemment on n'entendit plus la musique des sphères.

---

### ***“La légende des parfums”***

Nouvelle de 6 pages

Dieu donna la faculté olfactive à Adam, mais il était dans un désert de sable. Il dut donc créer le Paradis, jardin de fleurs, et Ève. Mais quand, poussés par le serpent, ils mangèrent des fruits de l'arbre de la connaissance des parfums, ils perdirent ceux du paradis et ne sentirent plus que des odeurs triviales. Pour retrouver les parfums du Paradis, il fallut des millénaires jusqu'aux réussites des parfumeurs français du XXe siècle.

---

### ***“La légende de la peinture”***

Nouvelle de 4 pages

La nécessité de voir la création complétée par la communication est prouvée par la compétition organisée par un calife entre un peintre chinois et un peintre grec. Le Chinois conçut une fresque représentant un magnifique jardin. Le Grec se contenta de lui opposer un miroir où au jardin s'ajoutait la foule de ses admirateurs.

---

### ***“Les deux banquets ou la Commémoration”***

Nouvelle de 4 pages

Un calife d'Ispahan avait à choisir entre deux cuisiniers. Le premier conçut un festin tout à fait remarquable. Le second, une semaine plus tard, servit exactement les mêmes plats. Mais le calife lui en sut gré, car il avait fait de ce second repas une commémoration, un repas sacré. Le premier cuisinier eut la charge d'inventer, le second celle d'être conservateur des rites culinaires.

---

---

### ***“La couleuvre”***

(1994)

Nouvelle

En pleine guerre de Cent Ans, la citadelle de Cléricourt est assiégée par les troupes anglaises qui l'assiègent. Va-t-elle se rendre? Le sage Faber et son fils, l'insupportable petit Lucio, vont-ils finir par s'entendre? Jeté en prison pour avoir allumé la mèche de la couleuvre, pourquoi Lucio en est-il triomphalement libéré? Comment Exmoor, le commandant anglais, parvient-il à battre Faber aux échecs?

Commentaire

Parue dans la revue pour enfants “*Je bouquine*”, ses vrais héros sont le hasard et la chance.

---

**“Le pied de la lettre : trois cents mots propres”**  
(1994)

Essai

Commentaire

Ce sont des réflexions sur l'étymologie.

---

**“Le miroir des idées”**  
(1994)

Essai

Commentaire

Michel Tournier y étudiait quelques concepts de la culture occidentale.

---

**“Le miroir à deux faces”**  
(1994)

Recueil de nouvelles

---

**“Éléazar ou La source et le buisson”**  
(1996)

Roman

En 1845, le pasteur Eléazar quitte son Irlande natale avec sa femme et ses deux enfants pour émigrer en Amérique, comme des milliers de ses compatriotes chassés par la grande famine. Débarquant en Virginie, il entreprend la traversée du continent pour gagner cette Californie qui se confond pour beaucoup avec la Terre promise. Parvenu dans le désert du Colorado, il lui semble qu'un voile se déchire devant ses yeux et qu'il lit pour la première fois la Bible. En Irlande, un rideau de pluie, de brouillard et de chlorophylle lui masquait la vérité. Sa propre aventure personnelle s'éclaire à la lumière du destin grandiose de Moïse. Il comprend que le drame de Moïse, c'était son déchirement entre le Buisson ardent, symbole du sacré, voix de Yahweh, et les sources que ne cessent de lui réclamer les Hébreux pour leurs femmes, leurs enfants, leur bétail et leurs cultures. Or l'Irlande est le pays par excellence des sources, et, dans les Évangiles, le parcours de Jésus est jalonné de puits et de fontaines. Un choix terrible s'impose entre la Source et le Buisson. Si Moïse n'a pu entrer dans le pays de Canaan où coulent le lait et le miel, c'est parce que Yahweh a exigé qu'il reste avec Lui dans le désert sacré du Buisson ardent. Parvenu au sommet de la sierra Nevada en vue de l'opulente Californie, Eléazar décide de laisser sa femme et ses enfants descendre sans lui vers cette terre promise sous la garde d'un jeune bandit mexicain qu'il a recueilli et qu'il appelle Josué.

Commentaire

L'histoire de Moïse est transposée au milieu du XIXe siècle et des deux côtés de l'Atlantique dans ce «western», avec Indiens, hors-la-loi, bisons, crotales et cette nouvelle Canaan qu'est la Californie.

---

**“Célébrations”**  
(1999)

Recueil de textes

---

**“Ce 26 janvier 1786 à Prague”**

Texte de 6 pages

Ce jour-là, sont réunis Mozart, son librettiste, Da Ponte, et Casanova. Da Ponte lit son livret de *“Don Juan”* et sollicite l’avis du grand séducteur. Il rejette le Don Juan espagnol qui, pour lui, est puritain et n’aime pas les femmes, et propose plutôt un Don Juan vénitien, *«un Don Juan souriant et qui aime les femmes»*.

---

**“De Grasse à Francfort ou le destin de François de Théas, comte de Thorenc”**

Texte de 7 pages

Ce gentilhomme français, né à Grasse en 1719, fut, de 1759 à 1763, l’administrateur de la ville de Francfort, alors occupée par les Français. Étant en rapport avec le conseiller Goethe, père de Wolfgang, il contribua à *«la formation du plus grand écrivain de langue allemande»*.

---

**“Weimar ou la cité des esprits”**

Texte de 15 pages

Au XVIIIe siècle, *«ce petit bourg de cinq mille âmes»* eut *«un destin spirituel exceptionnel»*. Il vit passer Jean-Sébastien Bach qui y effectua *«une synthèse entre la musique religieuse et la musique profane»* et y *« inaugura l’utilisation de la langue allemande pour la musique chantée»*. Weimar reçut aussi, en 1775, Goethe qui avait publié *“Werther”*. Invité par le jeune souverain Charles-Auguste, il devint son ami, participa aussi au gouvernement du duché, tint le *« rôle d’animateur et de maître des fêtes »*. Il y fit venir Herder et Schiller, y rencontra Germaine de Staël, y eut ses *“Entretiens”* avec son secrétaire, Eckermann.

---

**“Ce vendredi 10 mai 1940 à Fribourg-en-Brisgau”**

Texte de 5 pages

Ce jour-là eut lieu un bombardement aérien qui fit 57 victimes, que la propagande nazie attribua à des avions français mais qui avait été le fait d’une erreur d’aviateurs allemands.

---

**“Anatomie et physiologie d’un pont”**

Texte de 6 pages

Considérant la France comme le pays des beaux ponts, Tournier célèbre le pont de Normandie et compare les deux rives qu’il unit.

---

**“L’île Saint-Louis”**

Texte de 5 pages

Dans sa jeunesse, alors qu’il travaillait à la radio, Tournier vécut sur l’île Saint-Louis avec un groupe d’artistes. Et il y connut en particulier la princesse Bibesco.

---

**“Mes presbytères et leur jardin”**

Texte de 18 pages

Tournier évoque le presbytère de Lusigny-sur-Ouche où il vécut dans sa jeunesse et celui de Choisel qu’il avait acheté et où il vivait depuis plus de quarante ans.

---

**“Mes deux châteaux”**

Texte de 8 pages

Tournier évoque le château de Breteuil, qui est proche de Choisel, et cette famille aristocratique. Puis le château de Mauvières dont s’occupe Jacques de Bryas.

---

**“Les cerfs-volants de Dieppe”**

Texte de 3 pages

L’existence du Festival international de cerfs-volants de Dieppe amène Tournier à évoquer les cerfs-volants de Rio, ceux de Thaïlande, ceux de ses vacances d’enfant.

---

**“Fleury ou “Le fétichiste” en prison”**

Texte de 5 pages

Tournier, qui est allé à la prison de Fleury assister à une représentation de sa pièce, “Le fétichiste”, se livre à une réflexion sur le fétichisme, «*érotisme du deuxième degré*» comme celui auquel sont réduits les prisonniers.

---

**“Journal de voyage au Japon avec le photographe Édouard Boubat  
du 2 au 19 avril 1974”**

Texte de 9 pages

Tournier y était allé pour «*écrire le chapitre japonais de (s)on roman, “Les météores”*».

---

**"Bombay"**

Texte de 5 pages

Tournier y était allé en 1989 pour donner des conférences à des étudiants.

---

**'Les chiens de Palmyre ou Dites-le avec des pierres'**

Texte de deux pages

Tournier qui, en s'approchant de tentes de bédouins du Sahara, vit l'un d'eux ramasser une pierre, ce qui le fit s'éloigner, inversement, étant, dans les ruines de Palmyre, menacé par des chiens, fit le même geste pour se débarrasser d'eux. Il médite ensuite sur le supplice de la lapidation.

---

**'Requiem pour la RDA. Lothar de Maizière, Prussien d'origine huguenote, et les six derniers mois de la République démocratique allemande'**

Texte de 6 pages

C'est une biographie de Lothar de Maizière à partir de son livre *'Requiem pour la RDA'*.

---

**'Californie : les nomades du troisième âge'**

Texte de deux pages

Tournier s'étonne de ce que, à l'encontre des retraités européens qui ne pensent qu'à être sédentaires, ceux des États-Unis se livrent au nomadisme dans des « camping cars », se rassemblant en certains lieux, en fonction de la marque de ces véhicules, qui sont les signes d'un certain niveau social.

---

**'21 décembre 1998 : Noël sur le pont de Bessières'**

Texte de quatre pages

Ce pont de Lausanne étant le théâtre de nombreux suicides, des bénévoles s'y tiennent au temps de Noël pour tenter de dissuader ceux qui voudraient commettre ce geste.

---

**"Journal extime"**

(2003)

Essais de 240 pages

Un «*journal extime*» est, pour Tournier, un journal intime tourné vers l'extérieur et libéré de toute entrave. Ennemi du moi, il récuse Socrate en lui reprochant d'avoir prôné : «*Connais-toi toi-même*». Il place plus haut que tout la pensée aphoristique, impersonnelle et souvent énigmatique des philosophes présocratiques. Il déteste Voltaire, avoue délibérément préférer la légende à l'histoire authentique. Il se définit comme «*crédule*», et s'abandonne entre les bras magiques de l'univers. Ces notes prises au jour le jour sont empreintes d'auto-dérision. Le regard de l'auteur sur lui, sur les autres, sur la nature qui l'entoure, sur les lieux qu'il visite, sur les auteurs qu'il aime, sur les textes qu'il

affectionne, nous livre, en à peine une demi-page, des anecdotes parfois succulentes et des personnages attachants. Il nous parle d'un voyage en Suisse, aux chutes du Rhin dont il évoque le bruit infernal. Plus loin, il s'amuse des oreilles de Gérard Philipe qu'il fallut, au maquillage, recoller pour un film qui devint célèbre. Il continue de vouloir réhabiliter la «*mémoire diffamée*» de Raspoutine, auquel il avait osé dédier son roman "*Le roi des aulnes*", qui, pour lui, fut un mystique pacifiste issu du vieil univers sacré paysan, victime, dès 1916, de la fureur sanguinaire qui a marqué tout le XXe siècle. Il nous éclaire sur la nature perverse de la sexualité non génitale qui se manifeste dans l'ensemble de son œuvre où la récréation magique du monde l'a conduit à une érotisation étrange des êtres et des choses. Le prolongement érotique de la magie du monde transforme son bavardage en un vent créateur qui souffle jusqu'au centre de la Terre. Il veut que «*la grande respiration du ciel*» l'atteigne et érotise le monde et la mort. Il raconte, à propos d'écrivains célèbres, des anecdotes qui révèlent ses propres hantises. Il écrit que Paul Valéry, âgé, «*recevait la visite d'un jeune pompier assez rustique, dont on lui transfusait des doses de sang*». Mais ce vampirisme subtil ne le fascine pas autant que le christianisme homosexuel de Marcel Jouhandeau, foi mystique axée sur la contemplation du corps nu de Jésus crucifié. Il fait un commentaire sur le suicide de Montherlant. À l'approche de ses quatre-vingts ans, il éprouve souvent dans son lit «*une euphorie musculaire brutale*» et mystérieuse. «*J'ai peur et je suis heureux*», pourrait-il dire, comme, à quatorze ans, lorsqu'il canotait sur la mer houleuse. Il n'a pas à nous convaincre qu'il s'agit là d'une merveilleuse définition de la mort. En visitant le chantier de construction d'un tunnel à Paris, il s'aperçoit que la civilisation consiste «*en une mince pellicule d'impuretés*» recouvrant çà et là une planète dont l'intérieur immense demeure intact. À trente mètres sous terre, il découvre l'étonnante perfection des schistes et des granits. La pureté absolue des profondeurs souterraines lui rappelle que le temps, assoiffé de pureté, détruit tout, même cette partie intégrante de la vie qu'on appelle la mort. Ces profondeurs, belles comme le vide, lui laissent croire qu'à cause de l'œuvre destructrice du temps, seul «*l'amnésique absolu serait immortel*».

---

**“Les vertes lectures”**  
(2006)

Essai de 158 pages

C'est une promenade littéraire illustrée où Michel Tournier revisite avec émotion les classiques de l'enfance : la comtesse de Ségur, Lewis Carroll, Selma Lagerlöf, Jules Verne, Jack London, Hergé.

Commentaire

Ces récits cachent sous un manteau d'images des vérités mystérieuses, cruelles ou dangereuses.

---

Dans son constant travail de réinterprétation des mythes, dans sa constante prédilection pour le thème de l'initiation, Michel Tournier, qui est d'un éclectisme délibéré comme d'une curiosité insatiable, loin de se limiter au roman, adopta différentes approches littéraires pour devenir une sorte de «*polygraphe mythologique*». De rares détracteurs lui ont reproché une érudition fatigante car il a besoin d'une documentation, d'un système de références extrêmement précis quoique pratiquement invisible, de justifications qui sont rarement psychologiques mais culturelles. Son écriture est savamment simple. D'emblée devenu un classique, il est un des plus grands de la littérature française actuelle.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)